

Taraxacum officinale

Luc LaRochelle

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14437ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaRochelle, L. (2003). *Taraxacum officinale*. *Moebius*, (99), 55–58.

LUC LAROCHELLE

Taraxacum officinale

Quand Eugène rentra chez lui, abattu, déprimé, il s'allongea sur son lit et ferma les yeux. Il s'efforçait de penser à autre chose quand il se rappela que le lendemain était un mercredi. Or tous les mercredis, en temps normal, Eugène coupait le gazon. La tonte du gazon coupait sa semaine en deux: avant le gazon, et après le gazon. Un peu comme on dit «avant le Christ» et «après le Christ» pour se situer, toujours vaguement, comme on peut, dans le temps qui nous éreinte. Bien sûr, avec cette affaire d'avant et d'après, Eugène s'était fait, pour ainsi dire, couper l'herbe sous le pied, mais cela ne l'ennuyait pas. Il n'était pas du genre à vouloir marquer son époque.

À ceux qui pensent déjà qu'Eugène est un type ennuyeux, du genre qui, pour passer le temps qui nous accable, lave son auto, cire ses chaussures ou range l'atelier, plutôt que de baiser sa femme, je dirai que la tonte du gazon comporte des dangers certains. Pour Eugène en tout cas, car à trois reprises, son pied gauche avait glissé sous la tondeuse. Chaque fois, la tondeuse avait recraché un orteil ensanglanté qui était allé choir dans la rocaille comme un œillet rouge. Malgré son infirmité et le danger qui le guettait, Eugène continuait à tondre son gazon tous les mercredis. C'était, voyez-vous, une affaire de survie.

Alors qu'il était enfant, Eugène avait surpris ses parents pendant qu'ils faisaient, tard le soir, un bilan provisoire de leur vie et esquissaient, bien timidement, quelques projets d'avenir. À cette époque-là, Eugène n'avait pas encore conscience du temps qui nous altère (si pour vous, c'est pour le mieux, vous me le dites la prochaine fois que nous nous croisons dans un salon funéraire). Il n'a donc pas bien saisi la remarque de sa mère: «Ce n'est pas

possible Conrad, tu as vu les petits: ça pousse comme de la mauvaise herbe!» Eugène fut tourmenté pendant des mois par cette idée qu'il pourrait devenir, dans la vie, comme un pissenlit au milieu d'un gazon vert. Seul pissenlit au milieu d'un gazon par ailleurs parfait. Comprenez-moi bien: Conrad, le père, était un homme timide qui, en toutes circonstances, s'efforçait de passer inaperçu. Il préférait le calme plat, la vie tranquille, à toute forme de fébrilité. Il confondait depuis toujours l'ennui avec le bonheur. C'est ainsi qu'Eugène voyait la vie; comment aurait-il pu en être autrement?

Quant aux pissenlits, la mauvaise herbe la plus répandue dans la banlieue que la famille habitait, Conrad ne supportait pas d'en voir un seul sur son terrain; tout l'été, il portait à la ceinture un petit instrument fourchu conçu exprès pour les extraire, par la racine s'il vous plaît.

Eugène résolut donc très tôt (il devait avoir huit ans au moment où il s'entendit comparé aux mauvaises herbes) de contrer de toutes les manières possibles cette tendance innée, que sa mère lui avait attribuée, à vouloir se distinguer.

À douze ans, il était scout, et à quinze ans, il devint cadet de marine. L'uniforme le rassurait. Tout au long de son adolescence, quand il pensait à sa vie, il la voyait comme une journée d'entraînement: pas toujours facile, mais sans grande surprise, avec à la fin un repos bien mérité.

À peu de choses près, le temps qui souvent nous bouscule lui donna raison: il réussit moyennement bien ses études au collège, et se trouva un emploi stable dans une avionnerie. Peu après, il épousa l'amie d'enfance qui lui avait donné, bien involontairement, en se chamaillant avec lui, son premier orgasme.

Il avait trente-cinq ans environ quand il put s'offrir un bungalow le long d'un petit ravin, en bordure de l'autoroute. Quelques années encore et il commencerait à songer à la retraite.

Peu avant l'incident que je vous raconte, Eugène avait été confronté aux affres du temps qui nous rattrape. En effet, son médecin lui avait découvert une hernie qui l'avait contraint à deux mois d'inactivité. Eugène avait dû se

résoudre à faire tondre son gazon par le voisin. Le résultat avait été d'autant plus décevant que le voisin avait insisté pour utiliser sa propre tondeuse, un engin lourd et compliqué qui laissait de longues tiges autour des arbres.

Cette fois, la période de repos imposée par le docteur Francœur terminée, Eugène allait redonner à son gazon la fière allure que tout le quartier enviait. C'est à cela qu'Eugène pensait, les yeux fermés, étendu sur son lit, un mardi soir de juillet.

Pendant la nuit, Eugène se réveilla en sueur. Le temps était pesant. Pas le temps qui nous pèse; de lui on ne s'attend à rien d'autre. Celui-là pèse moins la nuit: il passe plus vite, ou alors s'il ne passe pas plus vite, ce qui serait après tout assez invraisemblable (que le temps qui nous assaille ait deux vitesses, ou plusieurs, selon...), de sorte que ce temps-là passait normalement. À son rythme de temps nocturne. Mais le temps était lourd, humide. Eugène se leva et mit le ventilateur en marche, ce qui ne manqua pas de réveiller Mathilde. J'avais oublié de vous la présenter, Mathilde. Non pas qu'elle n'occupait pas une place importante dans la vie d'Eugène. Au contraire: sans elle, ils n'auraient pas vécu dans cette maison. Car c'était elle qui tenait les cordons de la bourse. Serrés. Eugène ne s'en serait certainement pas plaint: les soirs de paie, Conrad déposait l'enveloppe sur la table de la cuisine dès qu'il rentrait. Mis à part la nouveauté du dépôt direct, Eugène voyait la vie de couple de la même manière.

Le cadran lumineux indiquait 5:22. Eugène se dirigea vers la cuisine où il se versa un verre de lait, sans demander à sa femme si elle désirait quelque chose (passons sur le désir, ce n'est pas le temps d'en parler, comme vous verrez). Une heure plus tard, il aurait préparé le café, et Mathilde aurait été souriante pour la journée, pensa-t-il en revenant vers la chambre à coucher.

Quand il s'approcha du lit, Mathilde pleurait:

— Qu'est-ce que tu as?

— Je voulais attendre à ce soir pour te le dire, mais je ne le peux pas. Je m'en vais.

— Vas-tu loin?

Eugène ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Sa femme avait beau lui parler «du temps qui fuit, de la vie

qui fout le camp, de cette vie monotone que je ne supporte plus», Eugène ne comprenait pas que sa femme le quitte, après réflexion bien mûre.

Pendant que le malheur frappait Eugène de plein fouet, le jour se levait comme d'habitude. Un jour ingrat, mais un jour tout de même.

Notre homme avait écouté sa femme sans rien dire. Eugène avait appris de Conrad à ne pas parler pour rien dire. Or là, il n'avait rien à dire. Il pensa plutôt à son gazon; il faisait assez clair pour qu'il coupe son gazon. Il aurait le temps de tondre le devant de la maison avant d'aller travailler.

Laissant Mathilde à ses sanglots, Eugène sortit la tondeuse de la remise et la mit en marche. Il était maintenant 5:45, un mercredi matin de juillet.

Mathilde pleurait toujours. Elle pensait qu'elle n'avait plus envie de perdre son temps, comme Eugène, ce qui équivalait à le perdre puisqu'il semblait incapable de le saisir par le bon bout: vous savez, le bon temps, quand on se l'offre, comme c'est bon!

Eugène décida de commencer par le bord de la rue; il ferait des allers-retours qui le rapprocheraient de la maison jusqu'à ce qu'il doive manœuvrer (d'une manière qui relevait de la virtuosité) pour ne rien laisser au pied des arbustes plantés le long du balcon. Surtout pas de mauvaises herbes.

Pendant qu'Eugène se dirigeait vers son point de départ, il songeait à tout ce temps devant lui; il ne voyait pas comment, arraché à sa routine, il pourrait survivre. Comme il arrivait au trottoir qui bordait son terrain, Eugène vit, qui venait vers lui à toute allure, une énorme boule jaune. Jaune comme un pissenlit.

Dans son esprit troublé, Eugène la confondit avec un monstre malveillant qui le poursuivait depuis l'enfance.

Il fonça avec sa tondeuse sur l'autobus scolaire. Et fut tué sur le coup.